

# Pas comme les autres

DEUXIEME FESTIVAL  
de Royan

À Paris, à Lyon, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux, à Rennes, à Lille, etc., il faut attendre un ou plusieurs mois entre deux concerts de musique contemporaine, de musique vraiment vivante. À Royan en six jours, voici que le deuxième festival d'Art contemporain vient de proposer quatre concerts et deux soirées de ballets qui font le point des principales directions de recherche de la jeune musique.

Ce festival pas comme les autres peut être abordé sous plusieurs angles. D'abord on peut le prendre comme un hommage (le seul hommage de quelque importance chez nous) à Webern pour le 20<sup>e</sup> anniversaire de sa mort. Les « Cinq mouvements opus 5 », les « Pièces opus 7 », les « Pièces opus 10 », le « Concerto opus 24 », et les « Variations, opus 27 », montrent admirablement, et même à l'auditeur le moins averti, le cheminement de la pensée et du style webernien. Ils nous arrêtent au « seuil de la musique nouvelle » comme vient de le redire Boulez dans sa conférence à l'Institut autrichien, et il n'y a pas de référence plus efficace pour qui veut entrer dans le nouvel univers sonore à trois dimensions.

## Au-delà des cordes

Royan, c'est aussi le moyen de juger des institutions musicales parisiennes de « combat » hors de leur milieu naturel. Le Domaine Musical, par exemple, qui s'est déplacé avec son orchestre, le groupe de Percussion de Strasbourg, Yvonne Loriod et Bruno Maderna : une interminable soirée avec le regrettable « Quanti » de Hans Ulrich Lehmann, les trop longues « Alternances » de Makoto Shinohara, l'interprétation désespérément terne des « Sept Haï-Kai » de Messiaen (où est la rigueur constructive du Boulez de la création l'an dernier à Paris ?)...

Une soirée qui restera cependant pour la finesse, l'extrême subtilité de la pré-

sentation des « Equivalences » de Jean-Claude Eloy et surtout pour la création de « From Here » d'Earl Brown. « From Here », c'est une pièce qui utilise sans la moindre gratuité les ressources les plus insolites d'une quinzaine d'instruments traditionnels depuis les sonorités détimbrées au-delà des cordes, des instruments à archets, jusqu'aux essais de percussion bruisante des clés des instruments à vent.

Après le Domaine, il fallait l'anti-Domaine : l'ensemble « Ars Nova » de Marius Constant et le service de la Recherche de l'O.R.T.F.

Le premier servait l'étrange « Tone Roads » de Charles Ives (1915 !) les séduisants « Tropi » de Castiglioni, le prodige acoustique d'« Octandre » de Varèse, et ces « Chants de Maldoror »



HERBERT VON KARAJAN  
Faudra-t-il attendre  
encore un siècle ?

res de Mozart, von Karajan subjuguait son auditoire par l'aisance et la minutie de ses gestes. La symphonie de Brückner, riche de couleurs et de contrastes en son début, commence par paraître séduisante. Mais son propos emphatique, son débit toujours modéré, voire lent, et de fréquentes redites rendent finalement lassante une audition de quatre-vingts minutes. Comme toujours, très large succès assuré à von Karajan ! Mais faudra-t-il attendre encore un siècle pour qu'un chef de son envergure, certain de remplir une salle, défende ainsi les symphonistes d'aujourd'hui ?

ALAIN PERIER

BADURA-SKODA  
Théâtre des Champs-Élysées

O n commence enfin à connaître à Paris ce pianiste viennois dont la réputation a pourtant franchi depuis longtemps les limites de l'Europe. Les discophiles



YVONNE LORIOD  
Une musique vécue

de Constant qui ont souffert encore une fois du numéro irritant d'Alain Cuny et même de celui, peu convaincant, du danseur-chef d'orchestre Jean-Jacques Bechade.

Côté recherche O.R.T.F. on nous promet deux sensations : la création des « Violostries » où Devy Erlih a ajouté les fantaisies de son archet à celle que Parmegiani a fixées sur une bande magnétique ; et la première vision du film réalisé, il y a peu, sur les célèbres « Frères Dagar », spécialistes du « Dhrupad indien », un document irréfutable d'un seul et gigantesque plan sans le moindre mouvement de caméra et dont la qualité de restitution sonore est sans égale dans le domaine, peu exigeant sur ce point, de l'ethno-musicologie.

## Un rêve

Tout cela est fort bien, certes, mais d'une nouveauté toute relative. Pour moi, la vraie nouveauté du festival de Royan n'est pas tant cette année dans les « créations » (si peu nombreuses et par trop noyées dans le « répertoire » de l'avant-garde si j'ose dire), mais dans ce concert d'ouverture qui a confronté, opposé, réuni la pianiste Yvonne Loriod et le flûtiste italien Severino Gazzelloni. On n'a jamais rien vu, ni entendu de semblable. C'est un rêve. La musique contemporaine, non plus seulement lue, jouée, interprétée, mais vraiment assumée, vécue, partagée.

À l'heure, où, lâchés par l'Etat, tous les festivals français se préoccupent de rentabilité et sont donc plus ou moins tentés par la complaisance, Royan choisit la difficulté. Il n'existait pas jusqu'alors chez nous de festival exclusivement consacré à l'art contemporain et moins encore qui ait osé mettre l'accent sur la jeune musique. Il fallait aller à Donaueschingen, à Darmstadt, à Venise, à Varsovie ou à Palerme... Le « voyage artistique » à Royan s'impose désormais à tous ceux qui veulent vivre au diapason musical de leur temps.

MAURICE FLEURET

# Deux concerts

VON KARAJAN  
Théâtre des Champs-Élysées

Le premier des concerts donnés au théâtre des Champs-Élysées par l'Orchestre philharmonique de Vienne et son chef von Karajan affichait bureaux fermés depuis vingt-cinq jours ! Au programme : Mozart, et la première audition parisienne d'une œuvre écrite voilà pourtant trois quarts de siècle, la 8<sup>e</sup> symphonie dite « tragique » d'Anton Brückner. Dès les premières mesu-

avaient déjà retenu quelques interprétations fort personnelles des grandes pages classiques, mais il fallut le dernier récital au théâtre des Champs-Élysées pour faire la preuve définitive des qualités exceptionnelles de Paul Badura-Skoda.

Sa « Fantaisie en ré mineur » de Mozart a montré dès les premières mesures sa science des registres et des intensités. La « Sonate en si bémol » (op. posthume) de Schubert a atteint sous ses doigts une densité expressive en même temps qu'une lisibilité absolument inégalables.

L'opus 106 de Beethoven, en revanche, a souffert d'un « trou de mémoire » et d'une excessive liberté de temps. Il faut pourtant rendre justice à la grandeur symphonique, à la souplesse des respirations, au dynamisme irrésistible, à la « fulgurance » des traits que Badura-Skoda a su y déployer. Cinq bis ont sanctionné ce triomphe.

M.F.

# Lettres

## Teilhard de Chardin dix ans après

Congrès internationaux, confrontations d'intellectuels de gauche et de droite, quinzaine radiophonique, publication du neuvième tome des œuvres complètes — « Science et Christ » (Seuil) —, le dixième anniversaire de la mort du Père Teilhard de Chardin a été fêté avec éclat. Personne — sauf le Vatican, réfractaire à cette œuvre — n'a voulu jusqu'ici examiner de sang-froid la valeur scientifique, philosophique et même théologique de cette utopie généreuse.

À l'occasion de cet anniversaire, cependant, on lira avec profit le numéro spécial qu'une revue de gauche, « Europe » consacre au célèbre jésuite. Bien que, sous la houlette de Pierre Abraham, tous les collaborateurs de la revue se déclarent « teilhardistes », on ne sera pas surpris d'apprendre que l'auteur du « Phénomène humain » n'a « probablement jamais lu une ligne de Marx », et qu'il ne s'est jamais intéressé, ni en Chine ni ailleurs, aux problèmes sociaux ou politiques.

Parmi les savants, on verra que Julian Huxley ne peut s'empêcher de noter : « J'ai toujours regretté que Teilhard ait négligé d'expliquer et de discuter les mécanismes de l'évolution biologique ainsi que ses résultats acquis au cours des temps. D'autre part, j'étais absolument incapable de le suivre dans ses conclusions sur la cristallisation, le point Oméga, etc. »

Quant à Roger Garaudy, qui avait déjà fait l'éloge du Père dans son livre : « Perspectives de l'homme » (1959), il rappelle habilement l'exemple des cercs qui, au cours des âges, ont favorisé les grandes révolutions : Thomas Münzer, Jean Huss, etc. Selon le philosophe communiste, ardent partisan de « la main tendue », la pensée du Père Teilhard « recoupe le marxisme par son affirmation de l'autonomie de la science et celle d'un optimisme radical ».

En somme, loin d'être un prophète, le Père Teilhard aurait surtout été tenté de rattraper trois cents ans de retard — ce dont la gauche semble lui être reconnaissante.

## La réalité dépasse la (science) fiction

Les écrivains américains ne perdent pas de temps : ils ont songé à exploiter sur un plan littéraire (?) la conquête de l'espace, et cela en dehors de la science-fiction. C'est ainsi que l'on vient de traduire chez Laffont « SOS Mercury 7 », roman de Martin Caidin sur le drame d'un cosmonaute en difficulté. L'originalité de ce livre tient à ce que l'auteur a vécu au cap Kennedy et étudié de très près les conditions de vie des hommes de l'espace.

## Les mouches vertes

Le numéro d'avril du « Mercure de France » fait une large place à la poésie. D'abord un long poème d'André Frénaud : « l'Étape dans la clairière ». Puis, « Neuf poèmes de bons sens », par Denis Roche, où l'on retrouve le procé-